

La nuit fait des claquettes

Musique, théâtre, happenings en tout genre. Cet été, nos reporters butinent d'un festival à l'autre. Première lettre en provenance de Bretagne.

A Rennes, place de la Mairie, on trouvait une forêt de bambous. C'est bien la preuve de « la métamorphose d'une ville ». Dans un livre ainsi titré, Jean Salaün écrit : « Jusqu'à une date récente, Rennes présentait tous les signes extérieurs de la "ville de province" que l'on se plaît à caricaturer. » Cette époque sinistre est aujourd'hui révolue, et les Tombées de la nuit, à la cinquième édition de leur nouvelle mouture, y sont sûrement pour quelque chose. Mais la forêt n'aura duré que le temps du festival. On ne risquait pas de s'y perdre : elle est à claire-voie, tas de brindilles qu'un géant désinvolte aurait lâché en vrac sur le pavé, comme les flèches d'un jeu de mikado. Un guide québécois parle de baleine échouée, de « souk rupertre ». A la bonne heure, on y entendra poètes ou slameurs. Si les mots nous manquent on pourra s'y fournir. Sous les bambous, de petits bancs, les tables d'un bistro virtuel sont encore vides. Le coquet Opéra emplit

UNE FORÊT DE BAMBOUS, RÉSIDENCE PROVISOIRE D'ARTISTES.

doucement son écran de velours. A ce point, il faut choisir : Joan as Police Woman et son teint new-yorkais, eaux-fortes au piano et pastels de guitare. Ou plutôt quitter le centre et monter au quartier Maurepas, le « deuxième site ». C'est un dilemme de riches. Le soir descend sur les cités peintes en saumon. *Beaucoup de bruit pour rien* n'est encore qu'un attroupement devant la porte close d'un hangar anonyme. Une cour en dur pour jouer Shakespeare ?

Des spectateurs interpellent un quatuor de comédiens tant dépeçonnés que costumés. Une bourgeoise râle, un érudit pinaille, un clodo à guitare vagit, une timide bredouille des questions. Leur touche de maquillage, leur diction, puis leur insistance trahissent ces infiltrés : ils sont eux aussi de la troupe 26000 Couverts. « On a l'impression de faire partie du spectacle », glissera tout à l'heure une spectatrice payante. L'instant, vaguement désiré, où un quidam prendrait à son tour la parole – et donc un rôle imprévu – ne vient pourtant pas : chacun reste à sa place. Un préau d'école sert d'abri à la représentation. Des trombes d'eau lui font un rideau de fond de scène, comme un formidable effet spécial. Le feu des torches et la nuit désormais noire aident à sortir peu à peu Shakespeare du deuxième et troisième degré où la troupe s'est plu à l'embrouiller. Tout finit par une danse et une chanson... La pluie reviendra faire des claquettes une autre fois – le lendemain. Un bon spectacle de rue doit savoir passer entre les gouttes, et à Rennes aussi il arrive que l'été triche en manteau de nuages. Ainsi, quand deux petites compagnies de cirque occupent prudemment les chapiteaux dres-

sés devant la façade presque trop blanchie du Parlement – il avait brûlé lors des manifs de pêcheurs en 1994 –, un vaillant mime arpente la rue Le Bastard. Avec juste une casquette à la Henri Krasucki vissée sur une silhouette à la Tati. Blouson mers du sud, pattes d'éph azur, l'homme bleu drague par dizaines les curieux plus ou moins captivés par ses faits et gestes.

Pierre Pilatte, c'est son nom, fait le boulot : un grumeau dans le flux des piétons. La vanité de ses mouvements désigne celle des objets et des gens qui l'entourent – ou déteint sur eux. Socle de parasol au chômage ou chaland que le mime presse de bouger avec lui au son crachoté par un ghetto-blaster. Mais c'est à présent son propre pas qu'il brusque. Alors, on ne rit plus ? Quand cesse le numéro ? Des enfants le suivent encore. Il fait une boucle et repart. « Jeanne, il va pas revenir », dit une mère à sa fille. On accompagne un peu du regard le drôle soudain rendu à la mélancolie du passant ordinaire. Le gris de la rue gomme la tache bleue. Trois heures après, en piste à l'Opéra, Henk Hofstede attaque son Everest : égrener sans scrupule ni fausse modestie le *Famous Blue Raincoat* de Leonard Cohen. A l'instant il disait dans son perpétuel sourire la difficulté à s'appropriier les chansons du grand Canadien. Certaines sont évidemment des standards, mais comment épouser leur lenteur ? Avec les Nits, ses amis de trente ans, Henk a déjà tourné autour du pot. Cette fois il est dedans, l'Avalanche Quartet (cinq en fait, comme une main) a été créé dans ce seul but : habiter chez Cohen deux heures durant. Profane en la matière, le directeur de l'Opéra jubile. La salle comble est comblée. Elle fait du bruit comme une Rennes entière. A droite de la scène, on notait le ventre rond de la contrebassiste. D'ici quelques semaines, un bébé naîtra plein de bonnes vibrations ■

FRANÇOIS GORIN

